

**Steinmetz (Denis), *La coloration des façades en Alsace :
histoire, pratiques, méthode***

PUS, 2004

Guy Bronner



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/790>

DOI : [10.4000/alsace.790](https://doi.org/10.4000/alsace.790)

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2007

Pagination : 580-581

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Guy Bronner, « Steinmetz (Denis), *La coloration des façades en Alsace : histoire, pratiques, méthode* », *Revue d'Alsace* [En ligne], 133 | 2007, mis en ligne le 01 mai 2011, consulté le 21 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/790> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.790>

STEINMETZ (Denis), *La coloration des façades en Alsace : histoire, pratiques, méthode*, PUS, 2004.

Phénomène peu quantifiable, facilement modifié, éminemment dégradable, la coloration des façades en Alsace a fait l'objet d'un essai passionnant : saluons ainsi un livre qui, pour la région du moins, fera figure de pionnier si l'on excepte les articles sur les couleurs et les décors de façades parus dans l'*Encyclopédie de l'Alsace* (1985) ou celui de Chantal Lavillaureix publié par la revue *Monuments Historiques* en 1984.

Cette publication novatrice est signée par Denis Steinmetz, maître de conférences à l'Université Marc Bloch de Strasbourg où il enseigne les Arts Plastiques. Ce n'est donc pas – ou pas seulement – le point de vue réducteur d'un archéologue ou d'un historien, mais l'avis d'un technicien qui a collaboré largement à des réalisations et a donc subi le feu d'une critique concrète. On pourra, bien sûr, regretter la modestie du point de vue scientifique, avec analyses à l'appui, point de vue qui aurait pu participer à la naissance de l'archéologie du bâti ou encore celle de l'analyse historique et sociologique. L'ouvrage y aurait toutefois perdu en lisibilité et aurait acquis une dimension indigeste. Je le répète : pour moi, il s'agit d'un essai fourmillant d'idées qui nécessiteront une exploitation, et qui ne constituent que le premier jalon d'une matière jusque là négligée.

L'auteur sépare logiquement une première partie, qui tente d'évoquer l'histoire de la coloration des façades, d'une seconde qui présente la mise en œuvre actuelle de la couleur sur les façades de notre région. Le sujet est passionnant, avec l'affrontement du colombage et du minéral, la solution ayant varié selon l'époque et la situation matérielle des habitants. Denis Steinmetz a toujours essayé d'évoquer par des documents iconographiques d'époque ses observations qui, par ailleurs, sont toujours confrontées aux régions voisines, voire de façon plus large, à d'autres régions européennes.

L'évocation de la peinture flamande des XV^e et XVI^e siècles est pleine d'enseignements, avec un premier plan composé d'habitations paysannes modestes aux poutres apparentes et torchis nu, alors qu'à l'arrière-plan une riche ville ne présente que des façades crépies, le tout d'une seule coloration ocre. A la Renaissance, les colombages apparents étaient peints et surlignés pour les régulariser et la couleur du bâtiment était suggérée par celle des bois, les miroirs restant blancs ou décorés parfois de motifs qui, par leur densité, pouvaient modifier la tonalité de la construction. La pierre est en général peinte en ocre ou en rouge. La période française des XVII^e et XVIII^e siècles préfère cacher le colombage et privilégier, surtout en milieu urbain, une teinte unie de crépi, ocre, grise ou blanche. Elle oppose crépi et appareillage de pierre, lui aussi peint ou laissé nature, comme peuvent en témoigner les tableaux des peintres contemporains. A la campagne, persistent les décors – sur fond blanc – des aplats entre des poutres laissées naturelles.

La coloration à proprement parler, c'est-à-dire la mise en couleur de l'ensemble des enduits d'une façade autrement qu'en ocre ou en blanc, n'apparaît qu'avec l'industrialisation et la production de la couleur en quantité suffisante et à un prix abordable, au cours et surtout à la fin du XIX^e siècle. En Alsace, ce tournant

correspond à l'implantation allemande après 1870 et on peut être tenté de voir dans la colorisation une manifestation politique... avec l'aphorisme célèbre que tout Allemand doit aimer le vert... bien qu'il semble que les villages alsaciens soient restés bien blancs jusqu'à aujourd'hui encore (en les aidant un peu...) comme dans le Nord de l'Alsace (Seebach, Hunsbach). L'auteur tord aussi le cou à la notion d'ancienneté d'un bleu omniprésent et témoignant d'une religion ou d'un culte de l'hygiène.

La deuxième partie est essentiellement politico-socio-économique avec l'opposition entre le propriétaire de la maison et l'appréciation du monde extérieur. Cette partie est logiquement divisée entre ce qui est fréquent – à savoir une couleur anarchique tant au niveau des enduits que des matériaux des ouvrants – et ce qui l'est peut-être moins, à savoir, un décor planifié respectant l'environnement, l'harmonie et la qualité du monument ! Un petit regret, encore que le titre de l'ouvrage entérine sa limite : les couvertures, qui sont pour beaucoup dans l'appréhension colorée, ne sont pas prises en compte.

L'appropriation de l'objet par son coloriage est, a priori, sympathique, mais la démarche sauvage aboutit à des choix irrationnels et surtout à une dégradation du bâti d'autant plus regrettable qu'il s'agit d'un immeuble de qualité : dégradation chromatique de l'enduit, mais aussi des ouvertures, avec le sacrifice de matériaux d'origine fragiles et coûteux d'entretien pour des matériaux soi-disant inaltérables (PVC, bardages...) : cette couleur, supposant valoriser tant la maison que son propriétaire, peut altérer un paysage, d'harmonie d'une rue et parfois même celle de tout un site.

En opposition à cette démarche individuelle, la planification de la colorisation peut apparaître comme la solution, en sachant, là encore, que rien n'est jamais définitivement gagné : un retour à un état ayant historiquement existé est utopique. Même si de telles démarches historicisantes ont pu se faire : de l'exemple sophistiqué de Ladenburg près de Heidelberg à des contraintes peut-être plus douces, mais de moins en moins bien acceptées, tel le blanc uniforme de Hunsbach. Denis Steinmetz se penche ensuite sur le kitsch planifié des villes du vignoble dont le bariolage sert davantage à une promotion commerciale qu'à une réelle mise en valeur d'un patrimoine historique. Solution plus consensuelle, celle adoptée par Wissembourg ou à Strasbourg, ville par qui le « scandale » de la couleur avait éclaté et qui, aujourd'hui, sans renier la polychromie, tend vers une heureuse harmonie. Le passage du blanc ou de l'ocre systématique à l'utilisation de toute la palette des couleurs est devenu ainsi un fait de société inéluctable. L'Alsace n'en a pas le privilège, pas plus d'ailleurs que d'autres régions européennes. Le tout est de contrôler le phénomène, pour respecter l'harmonie de ce qui doit rester l'une des plus belles régions d'Europe !

Guy Bronner